

— Pour plus de questions et tais ce qu'on te dit.

J'étais une brave petite, pas particulièrement contestataire. J'aurais bien voulu donner satisfaction à mes éducateurs. Mais je ne pouvais pas m'empêcher de me demander à tout propos: comment fait-on pour ne plus réfléchir? Et puis est-ce si dangereux de chercher à comprendre «à quoi ça sert»?

Devenue institutrice à la campagne, responsable d'une trentaine d'élèves entre 7 et 11 ans, je me lance. Je prends des risques. Au lieu d'exécuter les yeux fermés toutes les consignes du Département de l'instruction publique et des cultes, je m'autorise à considérer comme essentiels la liberté d'expression, la confiance, la tolérance.

L'orthographe et la table de multiplication? Bien sûr, il faudra finir par les enseigner.

Mais l'acquisition des connaissances était secondaire à mes yeux. Et je souhaitais le prouver.

L'enseignement officiel est si souvent vécu comme un purgatoire, par les élèves et leurs enseignants. Serait-il tout à fait impossible de remplir le sacro-saint programme sans recourir aux procédés traditionnels? Si j'essayais de remplir ma tâche en renonçant à tout attitude négative? Ni dévalorisation; ni autoritarisme, ni punitions.

Quelle expérience! Plus enrichissante que tout ce que j'avais osé espérer. Juste deux points noirs: ce vague sentiment de culpabilité qui ne me quittait pas à l'idée que l'inspecteur du Département pouvait ouvrir la porte de la classe n'importe quand pour contrôler le résultat de mon travail. Lui qui accordait une importance capitale à l'alignement des pupitres, la propreté des ongles, l'obéissance sans condition...

Et puis, le jugement du pasteur qui estimait devoir entretenir en moi un sentiment de péché indispensable

certaines attitudes qui aboutissent précisément les questions que nous agitons dans nos rencontres amicales.

Le jeune paysan qui m'en a proposé la lecture m'intriguait par ses idées non-conformistes, sa culture, son courage moral. Je me suis dit: pourquoi pas!

Il y a bientôt 60 ans de cela. Je peux dire que ce premier abonnement à l'Essor a ouvert pour moi une fenêtre insoupçonnée sur le monde. Il m'a incitée à considérer la vie sous un éclairage plus vaste. L'oxygène qu'il m'apportait m'aidait à relativiser mes propres problèmes pour m'intéresser davantage à ceux de l'humanité en général.

Quel itinéraire! D'abord lectrice débutante, innocente, et de plus en plus passionnée. Encourageant à mon tour des amis à s'abonner.

Puis une demande d'article d'Eric Descoedres, suivie d'autres collaborations tantôt dans Coopération, tantôt dans l'Essor.

C'est bien à moi que ça arrive? J'ose dire ce que je pense? On m'encourage à le faire. Je découvre ce qui deviendra un des grands bonheur de ma vie: écrire.

Ecrire sans contrainte dans un climat de respect mutuel. Pas de condition officielle à remplir, pas de doctrine. Juste un esprit de recherche orienté vers la vérité et l'amour du prochain.

Tous ces rappels de confiance dans des enfants. I avec les perso j'ai eu le priv moi les bienfa m'était témo libéralisatio nouissement

Finis les doute lité débilitant ment d'autrui. heur d'être moi-même et

J'ai poussé l prendre l'initia page régulièr tives. Mais, comité? Et co lecteurs?

Les conséqu proposition o mon attente., à éprouver le les réalisati ce monde. Qu de recevoir ct butions de lec page, je croj réconfortant à ment, c'est r reçu d'eux.

< Merci à tous. >
Merci à l'Esso donner un ser

La force du Bie

J'ai voulu créer une «mémoire du bien», dit Marek Halter, au massacre des Juifs. Il aurait fallu le dire depuis longtemps et fort. En des temps dominés par les lâches et les individus pour nous permettre de ne pas désespérer les hommes et les femmes qui n'ont pas hésité à risquer des vies. Pas quelques-uns ici et là, mais des millions dans tous les pays : au Danemark, en Lituanie, en France, en Pologne, en Allemagne même à la barbe des nazis.

Marek Halter ne les a pas tous rencontrés au cours de sa vie. Les Amos, les concessionnaires et les assureurs,

<